

CHRISTIAN OSTER

MON GRAND APPARTEMENT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE À TRENTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES
PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 30 PLUS
SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE H.-C. I À H.-C. VII

© 1999 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1682-2

Je m'appelle Gavarine, et je voudrais dire quelque chose.

Un soir que je rentrais chez moi, je me suis arrêté devant ma porte. Au vrai, ce n'était pas exactement ma porte. Vitrée, elle se contentait de fermer le couloir de mon immeuble.

Je disposais ce jour-là de cinq poches, pas une de plus, dont je ne ferai pas ici l'inventaire. Je les fouillai, enflant les unes, dégonflant les autres, bossuant laidement celle-ci ou faisant saillir celle-là, invaginée, à la perpendiculaire de ma hanche. Rien. Tout, si l'on préfère, sauf des clés.

C'était normal. Je mettais rarement mes clés dans une poche. Je les rangeais plutôt dans ma serviette. Mais j'avais, quelque part, oublié ma serviette. Or, jusque-là, je n'avais jamais égaré ma serviette. C'est ce qui m'avait arrêté, devant ma porte.

Car, si j'étais embêté d'avoir perdu mes clés, j'étais déçu, très déçu, même, que ce fût dans

ma serviette. A savoir, avec elle. C'est que j'aimais bien ma serviette. Je n'aimais pas particulièrement mes clés, bien sûr. J'en avais besoin, comme tout le monde, mais je ne les aimais pas, non, je n'avais pas d'amour pour elles, d'autant que nul porte-clés n'ornait leur grappe, auquel j'eusse pu vouer quelque attachement. En revanche, oui, j'aimais bien ma serviette. J'en avais besoin, du reste, et supérieurement, même.

En la circonstance, je préfère être franc. Sans ma serviette, je n'étais rien. Je me sentais nu. Par exemple, sans elle, je ne sortais pas. Même pour descendre chercher du pain, fût-ce du pain, je la prenais avec moi. Je glissais le pain à l'intérieur, obliquement, le croûton en proue, dépassant de l'ouverture que ménageait, sur ce modèle, le rabat en position cliquée.

Je possédais en effet jusqu'alors une serviette à clic. Ç'avait été mon choix le jour où je l'avais achetée, je n'en avais pas voulu d'autre. Et, depuis, je m'étais habitué à ce clic, je n'imaginai même plus de serviette, en général, autrement qu'à clic. Cette serviette, je l'avais faite mienne. Faute d'une définition plus complète de moi, il

n'est même pas exagéré de dire que, inversement, ma serviette m'avait fait sien. Bref, que je tenais, à mes propres yeux, tout entier dans ma serviette.

Peut-être, d'ailleurs, me disais-je parfois, est-ce pour cette raison qu'elle est vide : il n'y a rien, à part mes clés, dans ma serviette. Afin, sans doute, imaginai-je, que je puisse m'y croire contenu, en compagnie de mes clés. C'était, en somme – cette façon d'habiter ma serviette, chez moi, Gavarine –, le contraire d'une contenance. En effet, Dieu m'en est témoin, je ne tenais pas à être vu, avec ma serviette. A l'inverse, je tenais à ne pas l'être, vu, et l'idée que les regards, me croisant, pussent se poser sur ma serviette, et non sur moi, me rassurait, me préservait de la chute. Car, c'est un autre aspect de l'affaire, j'avais peur de tomber. Je m'attendais à tomber. Je tombais déjà, en fait. S'attendre au pire, à quelque chose de pis que la chute, tout en chutant, c'était un peu la conception que j'avais de la vie.

Quand j'eus compris que c'était ma serviette que j'avais perdue, avec mes clés, j'estimai que mon droit le plus élémentaire, dans de telles conditions, était d'hésiter. J'avais conscience de mes droits. Toutefois, je n'entendais pas hésiter longtemps. Je me sentais nu, évidemment, sans ma serviette, je me demandais même comment j'avais pu arriver jusqu'ici, sans elle, et il n'était pas question qu'on me surprît dans ce couloir. J'hésitai peu, donc, entre les deux solutions qui s'imposaient : ou bien sortir de l'immeuble, à la recherche de ma serviette et de mes clés ; ou bien me faire ouvrir la porte vitrée en pressant le bouton de l'Interphone.

Il était compliqué, en vérité, de quitter l'immeuble à la recherche de la serviette. Comme il arrive souvent, je ne savais pas où je l'avais perdue. Je pourrais certes y réfléchir, dehors, dans un coin tranquille, point trop passant, sans ma serviette, donc, si toutefois Anne Lebedel ne

m'ouvrirait pas quand je presserais le bouton de l'Interphone. Et, pour m'en assurer, il me suffisait de presser ce bouton.

Je le pressai. Anne Lebedel ne répondit pas. Elle vivait pourtant chez moi. Elle m'aimait. En tout cas, moi, Gavarine, je l'aimais. C'est pour cette raison qu'elle vivait chez moi. Parce que je l'aimais. Peut-être aussi parce qu'elle m'aimait. Ou parce que j'avais un bel appartement. Enfin, un grand appartement. Anne Lebedel aimait peut-être mon grand appartement. J'avais tout fait pour ça. J'avais tenté de rendre agréable mon grand appartement. Je l'avais décoré tout seul, avant l'arrivée d'Anne Lebedel. En prévision de son arrivée. A l'époque où je ne la connaissais pas, j'attendais déjà Anne Lebedel.

Son arrivée avait suivi de peu notre rencontre. Tout cela était peut-être allé un peu vite. Mais ce n'était pas ma faute à moi. Je n'avais pas forcé Anne Lebedel. Depuis quinze jours, elle s'était installée là.

Excluant qu'elle fût devenue sourde, puis attendant un peu avant de juger qu'elle pût être ponctuellement empêchée d'entendre, ou de